

La Symbolique du Cœur Dans l'œuvre Poétique de Prince Arnie Matoko

Gashella Princia Wynith KADIMA-NZUJI¹, Alvie Dieu-Mercy MOUZITA^{2*},
Alphonse Dorien MAKOSSO³

¹Enseignante Chercheure, Maître-Assistant, École Normale Supérieure, (Université Marien Ngouabi)

²Doctorant en Littérature africaine anglophone (Université Marien Ngouabi)

³Enseignant Chercheur, Maître de Conférences, École Normale Supérieure, (Université Marien Ngouabi)

***Corresponding Author:** Alvie Dieu-Mercy MOUZITA, Doctorant en Littérature africaine anglophone (Université Marien Ngouabi)

Résumé: La présente étude porte sur la symbolique du cœur dans l'œuvre poétique de Prince Arnie Matoko. Elle consiste à analyser et à interpréter la vie intérieure du poète par le truchement des symboles liés au substantif "cœur", siège de toute sensation et émotion, pour en débusquer le sens caché, mettant en relief, tout au moins, les motivations psychologiques inconscientes de ce dernier. Allant des interrogations significatives aux hypothèses émises, en passant par l'exploitation des axes bien structurés, et s'appuyant essentiellement sur l'herméneutique et la psychocritique, cette étude a démontré que la poésie de Prince Arnie Matoko, saupoudrée de mythe personnel et de métaphores obsédantes, est, en bonne partie, rattachée à l'expression de la passion et de la révolte du "je personnel", mais aussi, et surtout, du "je collectif". Ceci désigne, par-dessus tout, la plurivocité de la symbolique du cœur chez Prince Arnie Matoko dont l'inconscient poétique, à travers ses vers, dévoile la virginité de son âme et celle des autres.

Mots-clés: poésie, souffrance, révolte, mythe personnel, métaphores obsédantes

1. INTRODUCTION

Il n'y a, sans doute, de diable manifeste lorsqu'on stipule que l'œuvre poétique de Prince Arnie Matoko, natif de Pointe-Noire d'un père congolais et d'une mère congolaise d'origine angolaise, soit saupoudrée de "mythe personnel" pour reprendre l'aphorisme de Charles Mauron (1963) qui, selon lui, est « l'expression de la personnalité inconsciente [de l'écrivain] et de son évolution [dans son texte] » (p.80). C'est dire, tout de même, que le poète se fait inconscient, perdant toute sorte de logique, pour pénétrer le monde silencieux et en sortir avec le langage des initiés, ce que Baudelaire (1896) appelle « le langage des fleurs » (p.91). Ainsi, Alvie Mouzita (2022) renchérit parallèlement:

Le poète nègre, je veux dire, ce poète dont le cœur est filiale pulsation au rythme du tam-tam d'Afrique, parle ce langage des fleurs, exprime ses sentiments et idées à travers les images, aussi dans un langage élémentaire par-delà spirituel. (p.18)

Faut-il, ici, parler de l'intuition comme source d'inspiration poétique, parce que connaissance non rationnelle relevant du simple sentiment ou pérorer sur la maïeutique poétique, c'est-à-dire l'art d'accoucher les poèmes. Bien au contraire, il s'agit céans d'interroger l'espace textuel de Prince Arnie Matoko, peuplé de "métaphores obsédantes", et où « les mots se heurtent, se pressent, se chevauchent, coulent harmonieusement et se groupent en images » (Lablenie, citée par Mpala-Lutebele, 2008, p.129). En d'autres termes, ce travail s'attèle à interpréter des symboles obscurs et flamboyants autour du substantif cœur, siège de toute sensation et émotion, pour en faire découvrir le sens caché, mettant en relief, tout au moins, les motivations psychologiques inconscientes du poète.

De ce fait, il paraît séant et impérieux d'apporter compendieusement des précisions conceptuelles relatives aux vocables "symbolique" et "cœur", tout en considérant les notions sous-jacentes. Le terme "symbolique", à l'œil non voilé, renvoie illico aux symboles, puisque la symbolique, à en croire *Le Robert*, est la théorie des symboles, c'est-à-dire un « ensemble des relations et des interprétations liées à un symbole » qui « peut être un objet, une image, un mot écrit ou un son qui représente

quelque chose d'autre que ce qu'il est dans sa nature propre » (Alloprof, n.d., para 1). En ce qui concerne le mot "cœur", loin de le définir biologiquement, est ici admis comme « *la vie intérieure, la pensée intime, secrète, le siège de la conscience* » (Paul Robert, cité par Mpala-Lutebele, 2008, p.165). Suivant cette exégèse, l'on est tenté de dire, par extension, que le cœur est le lieu où se concentrent la sensibilité morale, les sentiments et les passions d'un individu. Par conséquent, il découle de ces explications lucides que la notion de "symbolique du cœur", selon l'orientation nette de cette analyse, renvoie aux déchiffrements des images qui reflètent la vie intérieure du poète et le comportement des humains dans leurs relations respectives, telles qu'elles sont dépeintes dans les œuvres du poète congolais Arnie Matoko qui constituent le corpus de cette étude, à savoir *Mélodie des larmes* (2016a), *L'enfant de l'or noir et du sel* (2016b), *Entre les lignes du silence* (2020) et *Et si je t'aime* (2023).

Peu d'études ont été menées sur l'œuvre de Prince Arnie Matoko en général et sur sa poésie en particulier, à l'instar de « De la poésie libérée à la modernité poétique : une poétique "sublimatique" de la langue française dans *Mélodie des larmes* de Prince Arnie Matoko » d'Ulrich Bakoumissa Ngouani (2021). L'auteur y examine « *le fonctionnement de la langue dans son rapport avec la poésie en situation de création poétique par le biais de la semonce des mots gourdins, des figures de styles, des rimes naïves, de la séquence progressive, des négations que le poète assène pour sublimer la langue française* » (p.179). En y faisant une lecture de balayage, cet article se différencie du nôtre dans la mesure où il tend à résoudre le problème de rapports entre poésie et langue, tandis que celui-ci cherche à élucider les symboles du cœur tant obscurs que flamboyants pour indubitablement en dévoiler les sens latents, sans pourtant entrer dans cette houleuse controverse sur les modalités d'écriture qui portent sur la langue en poésie. Il paraît donc nécessaire de souligner que le présent travail, articulé comme tel, n'a pas encore fait l'objet d'une investigation critique, démontrant ainsi son caractère original.

Puisqu'en poésie, il demeure chose rare d'y répertorier la « *valeur symbolique zéro* » des images (Guillaume Asselin, 2008, p.9) dans la proportion où « *un symbole dit autre chose que ce qu'il dit* » (Johann Michel, 2019, p.167), ceci désigne, par-dessus tout, la plurivocité de la symbolique du cœur. Dès lors, les interrogations suivantes nous paraissent *sine qua non* : Que reflète le cœur au travers des figures de rhétorique manifestes dans l'œuvre poétique de Prince Arnie Matoko ? De quelle manière le poète dépeint-il le comportement humain en situation de rencontre avec l'autre ? L'inconscient du poète dans sa maïeutique poétique est-il dévoilement de la virginité de son âme ? De ces questions découlent trois hypothèses. D'abord, le cœur se manifeste en général comme siège de souffrance émanant des trahisons, déceptions, et blessures, aussi comme siège de révolte pour toute sorte de quête. Ensuite, le poète décrit les relations humaines en posture philanthropique et désastreuse. Enfin, l'inconscient du poète, à travers ses vers, dévoile la virginité de son âme et celle des autres.

La méthode choisie pour débusquer le sens caché des vers du poète congolais Prince Arnie Matoko est interdisciplinaire. Elle s'appuie essentiellement sur l'herméneutique et la psychocritique. L'herméneutique aide à l'interprétation des textes, elle « *engage un travail d'interprétation ; elle suppose que les signes et les discours ne sont pas transparents, et que derrière un sens patent reste à découvrir un sens latent, plus profond ou plus élevé, c'est-à-dire, dans notre culture, de plus grande valeur* » (Paul Aron et al., 2002, p.260). Ainsi, il est question de révéler le sens caché d'images et de constructions métaphoriques dans lesquelles la vie intérieure du poète, sinon des humains, et les rapports qu'ils entretiennent sont agrémentés.

Quant à la psychocritique, elle étudie des textes littéraires par la mise en évidence des symptômes de l'inconscient de l'auteur, puisque « *la poésie, comme le rêve, constitue une voie de passage entre conscience et inconscient* » (Charles Mauron, 1963, p.3). Ce qui démontre la possibilité de l'existence manifeste de l'inconscient dans les œuvres littéraires. D'où la nécessité d'opter pour cette méthode féconde, longtemps restée en veilleuse, parce qu'elle

consiste à étudier une œuvre ou un texte pour relever des faits et des relations issus de la personnalité inconsciente de l'écrivain ou du personnage. En d'autres termes, la psychocritique a pour but de découvrir les motivations psychologiques inconscientes de l'individu, à travers ses écrits ou ses propos (Léandre Sahiri, cité par Adou Bouatenin, n.d., p.175).

Par ailleurs, Charles Mauron stipule qu'il faudrait isoler et étudier, dans la trame du texte, des structures exprimant la personnalité inconsciente de l'écrivain.

C'est dire que notre analyse vise à saisir la profondeur de l'âme qui s'exprime par le truchement de l'inconscient du poète, dans le dessein justement de découvrir les sens cachés des symboles. De la sorte, nous évoquerons l'image du cœur comme siège de passion et de révolte dans l'œuvre poétique de Prince Arnie Matoko.

2. L'IMAGE DU CŒUR COMME SIÈGE DE PASSION

Le vers actantiel qui symbolise la passion, dans son sens purement étymologique, est bien évidemment extrait du dernier recueil de poèmes de Prince Arnie Matoko, sous le titre alléchant *Et si je t'aime*(2023), où il s'exclame : « *corps et âme je me suis fait offrande d'amour* »(p.67). Cet extrait est révélateur d'un sens bien plus profond que l'on ne peut saisir à première vue. En effet, le terme "passion", dans son sens latin (*passio*, du verbe *patior*), est lié aux énoncés tels que grandes douleurs, souffrance, supplice, tourments. C'est dire que dans ce premier axe, il est question d'interpréter les images qui reflètent la vie intérieure du poète tourmentée par le refus venant de la femme à qui il conte fleurette, le supplice que la nostalgie de sa mère lui fait subir, et les douleurs du mal de son pays.

Il suffit de relire le vers « *corps et âme je me suis fait offrande d'amour* » pour apercevoir l'image du poète qui se fait victime d'une relation amoureuse où sa vie « *chavire impuissamment/ dans les flots impétueux/ de solitude et de remords cuisants* » (2023, p.45). Le champ lexical utilisé par Prince Arnie Matoko nous dévoile, d'ores et déjà, la grande souffrance dans laquelle le poète se noie. Ainsi, le cœur devient siège de souffrances dans la mesure où celui qui se consacre opiniâtement à autrui, se fait dévorer par le refus. Autrement dit, l'amour impossible broie le cœur aimant sans pitié aucune, et le laisse subséquemment traîner dans les tourments les plus burlesques. C'est dire que l'expression métaphorique "offrande d'amour" renvoie au don total de soi, de l'aimant qui se livre gratuitement à l'être aimé pour bénéficier des grâces comprises ici comme acceptation pour une liaison amoureuse. L'évocation d'une grande douleur émanant du refus de la part de la femme aimée, matérialisé par le vers "chavire impuissamment", se profile dans l'énoncé « *dans les flots impétueux/ de solitude et de remords cuisants* » qui débusque le soupçon d'une déception amoureuse.

Faut-il, ici, souligner les aspects de la personnalité inconsciente du poète quant à sa démarche d'explorer les profondeurs de sa vie intérieure, une vie perdue dans les brumes du supplice pour sa bien-aimée qui joue aux caprices, ne lui donnant nullement espoir pour une liaison amoureuse ; nonobstant son incessante demande, usant de toutes ses forces à conquérir son amour:

Donne-moi ton amour

(...)

Je ne désire qu'une parcelle d'affection

Où je pourrais aisément trouver abri

(*Et si je t'aime*, p.45)

Il découle de cette strophe truffée de métaphores obstétricales, l'idée d'un homme tourmenté par la quête d'une osmose rêvée, la soif d'appartenir au cœur de l'être idéalisé, c'est-à-dire la femme, cette bizarre déité mystérieuse qui pense que « *l'amour est un jeu* » (2023, p.21), oubliant, tout de même, que cet amour pour le poète devient « *feu dévorant* » (idem). Cette sinuosité poétique nous aide à comprendre implicitement que le poète qui se « *fait offrande d'amour* », est en réalité chèvre bariolée qui s'offre en holocauste. La douleur dans cette épreuve est si immense à telle enseigne que le poète, tout souffrant, se met à supplier criardement : « *Amour ! Amour ! Aie pitié de moi* » (2020, p.86). Cette supplique témoigne clairement les supplices auxquels tout homme succombe lorsqu'il reçoit un rejet torride venant de la femme courtisée. C'est dire qu'« *aimer sans être aimé peut être l'une des expériences les plus difficiles de la vie. C'est un moment où nous expérimentons l'abandon, la tristesse et une sensation de vide qui devient insupportable* » (Rafa Aragón, 2022). Ici, Prince Arnie Matoko, à travers l'image de cet homme en sanglots qui devient « *seul/ sous l'ardente chaleur de ce monde de souffrances* » (2016a, p.34), nous donne matière à réflexion sur l'attitude à prendre devant un être qui nous aime avec passion, c'est-à-dire prêt à faire de sacrifices pour nous.

En outre, l'image du cœur comme siège de passion se poursuit dans l'œuvre poétique de Prince Arnie Matoko, à travers ce même homme ensanglanté qui essaie maintenant de pourfendre les gouffres des limbes où il s'étirole grossièrement, en pensant à sa mère. Il est donc épris par « *l'ardent désir de*

chérir l'être le plus tendre de la terre » (2016a, p.12) dans le dessein justement de retrouver son « *beau sourire d'antan* » (2016a, p.68). Car, il est évident à ciel ouvert que lorsque le cœur d'un homme est broyé par sa femme, il tend d'emblée à revenir vers les bras balsamiques de sa mère pour une berceuse. Malheureusement, cette mère auprès de qui le poète cherche à s'abreuver, comme un lamantin à la source, est absente « *au sein morcelé de cette ville d'exil/ où se promène l'avenir en fantôme sans visages* » (2016a, p.68). Dès lors, il s'en gouffre dans cette douleur qu'alimente sans relâche l'absence de sa mère, et marche « *seul/ comme un arbre défeuillé en plein désert* » (2016a, p.33) s'interrogeant danssous la morosité de son état d'homme au cœur meurtri:

Où trouverai-je alors un puits
Sur cette terre sans eau ni cœur
Pour étancher ma soif ardente
(*Mélodie des larmes*, p.34)

De même, il s'adresse à sa mère qui, pourtant, est loin de lui :

Mère !
Interroge un peu le ciel
Pour avoir le cœur net sur le cours de ma vie
Savoir si mon destin souhaiterait
Que je souffre le martyr
(*Mélodie des larmes*, p.71)

Il paraît impérieux de dire que la quête permanente du poète pour retrouver la joie de vivre ici-bas devient chimère puisqu'il ne peut y trouver de « *puits sans eau pour étancher* » sa soif. La réflexion qu'il émet sur son « destin », par l'entremise de sa mère, révèle sans doute sa condition d'homme misérable. Cette interrogation philosophique « *savoir si mon destin souhaiterait/ que je souffre le martyr* » qui d'ailleurs soulève la problématique du déterminisme, nous laisse croire que le poète est condamné à souffrir seul, car interdit de relation amoureuse, interdit de se reconforter auprès de sa génitrice. Mêmement, il lui est intimé l'ordre de vivre avec sa mélodie des larmes parce que nostalgique pour sa mère:

Ces chers souvenirs d'un passé si ondoyant
Ce passé parfumé de nos sages cris d'allégresse
Ce passé où les rires se mêlaient aux larmes de joie
Où les larmes aux rires faisaient bon ménage
(*Mélodie des larmes*, p.72)

Ce regret pour un passé obsédant traduit ici l'expression sèche d'un enfer où le poète ignore dorénavant à quel saint se vouer, si ce n'est d'endurer cette souffrance cabalistique (mon cœur/déchiré de mille morceaux, 2016a, p.70). L'énoncé « *ce passé où les rires se mêlaient aux larmes de joie* » est une représentation métaphorique permettant de parler de souvenirs qui ne demeurent que souvenirs et dont le poète n'a nul pouvoir de ressusciter. Arnie Matoko utilise donc le procédé « nostalgie », entre périphrase et anaphore affilée, pour signaler l'enfoncement du poète dans les gouffres abyssaux de la douleur causés par l'absence insupportable de sa mère. Et puisque le poète n'embrasse qu'écueils dans sa quête du bonheur, ne trouvant nulle part ni abri ni puits, s'interroge alors sur le sort de sa vie, d'ailleurs « *plus tissée d'épines que de roses* » (2016a, p.83), si du moins, au martyr il n'est voué. Comment ne pas, à ces instants, alluder pareille pensée quand le cœur devient ruine de l'âme ? Il est évident que la déception amoureuse mêlée à la nostalgie parentale constitue une véritable déflagration dans la vie intérieure de tout individu.

Par ailleurs, le cœur du poète se déchiquette une fois de plus à cause des déceptions qui proviennent de son pays natal, la République du Congo, où « *sous l'œil gémissant du soleil obscurci/ (...) ces grands arbres puissants/ ces baobabs invulnérables/ (...) [sont devenus] cloués dans les feux*

ténébreux des dragons blancs » (2016a, pp.36-37). Ce tourment, tout aussi inédit, et qui fait marcher le poète « *sur le rocher des paradoxes de la vie* » (2016a, p.41), marque inéluctablement la rupture des aspirations anodines de ce dernier quant à voir les belles saisons faire mûrir le bonheur. Son cœur devient alors « *le sein d'une mère qui pleure* » (2016a, p.44) à l'instar de Brazzaville qui devient « *un jardin d'hécatombe/ un sanctuaire des dieux étrangers où sont sacrifiés/ des milliers de vies humaines et d'espoirs* ». Cependant, il reste à s'interroger comme Tchicaya U Tam'si dans *Le mauvais sang* (1955) : « *Comment vivre ?* » Bien évidemment que l'espoir fait vivre, c'est-à-dire l'espoir procure aux individus la force de vivre, même à ceux qui sont dans les cas les plus difficiles. Mais, comment vivre dans son propre pays où les espoirs sont sacrifiés à la gloire des bourreaux qui s'enivrent de champagnes des Champs Élysées, où « *les larmes défilent en lacs de sang* » (2016a, p.90), où « *personne ne se soucie de/ cette descente aux enfers* » (2016a, p.56), et où presque plus rien ne marche ? À ces interrogations existentielles, la douleur du poète ne fait que s'intensifier. Sa grandiose morosité se poursuit continûment à travers la semonce de mots gourdins et éplorés qu'il assène dans le poème « Désillusions » :

Mon pays a trop saigné
Comme une lune violée
Quand cessera-t-il de saigner
Quand cessera-t-il de se trémousser
Voici il saigne
Il se trémousse
Comme une poule égorgée
Dans toute sa blancheur désacralisée
À quand la fin des proies innocentes
(*Mélodie des larmes*, p.93)

Grâce au substantif “désillusions” qui compose le titre du poème ci-dessus, l'on peut saisir, à première vue, le sens profond qui renferme presque tout le mystère de la passion. En effet, la démarche conceptuelle dévoile, ici, la perte des illusions qui résulte en souffrance parce que déception face à la réalité qui devient différente de celle imaginée autrefois. Le pluriel du terme en analyse, précise vigoureusement une panoplie de rêves pharamineux que le poète dressait dans son champ de vision pour l'épanouissement sociétal de son pays. Puisque la déception entraîne la douleur, le poète se fait à nouveau victime et habite le mal du pays, étant donné que ses rêves sublimes, sans avoir lieu, se sont tristement brisés.

Prince Arnie Matoko, à travers l'usage triptyque de la personnification et de l'anaphore « *mon pays a trop saigné*”, “*voici il saigne*”, “*il se trémousse*”, accentuées par des puissantes comparaisons “*comme une lune violée*”, “*comme une poule égorgée*”, démontre comment le poète est témoin oculaire des massacres perpétrés de tout genre, allant jusqu'à blesser même l'âme du pays, à en croire “*sa blancheur désacralisée*”. L'image d'une poule égorgée, dont le sang fait tache d'huile sur ses ailes blanches, que le poète attache aux carnages barbares de son pays, illustre si bien la cruauté des prédateurs qui nullement n'épargnent les “*proies innocentes*”, et qui parfois s'entredéchirent, dans une temporalité immuable “*à quand la fin*”. Dans la strophe ci-après, le poète esquisse l'une des raisons de cette soif de sang :

Je ne suis pas paysan des champs poivrant
Où les soi-disant héros et conducteurs des nations
S'égorgent égorgent leurs propres peuples
Sur l'autel des vains dieux d'argent et du pouvoir
(*Mélodie des larmes*, p.49)

L'énoncé « *sur l'autel des vains dieux d'argent et du pouvoir* » justifie à lui seul la cause du mal du pays qui habite poète. Il est vrai que la soif d'argent et du pouvoir aveugle certains esprits obsédés qui iraient jusqu'à pactiser avec le diable pour se passer pour des « *héros et conducteurs des nations* »

alors qu'ils « s'égorgent égorgent leurs propres peuples ». Ces situations malheureuses qui causent les événements tragiques, pareils pour tous les pays du monde, entraînent le poète-témoin-oculaire à souffrir du traumatisme psychique, et à ressentir le mal de vivre dans le mal du pays où plus rien ne lui reste pour espérer, car dit-il, « me semble-t-il que j'ai tout perdu/ même les oiseaux qui me fréquentaient » (2013a, p.96), « désormais mes douleurs sont pires que celles d'un enfantement » (2020, p.67). Le poète est donc seul face à sa souffrance qui lui parle sans parler.

Sur ce, Emilie Merlevede (2019) stipule : « si les souffrances sont répétées, elles sont aussi de diverses natures de sorte qu'aucune fatigue n'est épargnée au poète » (p.3). Il découle de cette assertion, l'idée d'une vie misérable prédestinée pour le poète dont l'existence de la souffrance ne manifeste rien d'autre que sa propre existence. Cela sous-entend que le sens de la souffrance chez le poète n'a qu'une seule explication : expérimenter la douleur pour compatir avec ses semblables damnés, se révolter pour dissiper les maux qui sèment la zizanie tous azimuts. Le poète au cœur blessé, ne devient ni résigné ni docile aux multiples bourreaux, mais révolté.

3. L'IMAGE DU CŒUR COMME SIEGE DE REVOLTE

On se révolte parce qu'on ne veut plus souffrir ; et l'on passe du martyr au guerrier pour conquérir le paradis. C'est dire subséquemment que ce serait une bévue de considérer « Sisyphes heureux ». Le faire, serait de prouver grossièrement l'inefficacité de l'humain meurtri, brisé, laminé à se relever et à voir l'aube qui se pointe à l'horizon. Parce qu'une victime qui se fait souffre-douleur résigné, dévoile l'attitude desserrée, d'une lâcheté humaine quasiment sans bornes. La résignation face à l'absurdité de la vie qui, d'ailleurs, fait pleuvoir une myriade de tourments, demeure, sans le cacher, un crime barbare contre soi. Il faut donc se rebeller pour survivre.

Prince Arnie Matoko, dans ses vers variés, requise obstinément l'option de se faire victime à vie. À cet effet, Pierre Ntsemou, préfaçant *Mélodie des larmes*, écrit (2016) : « Prince Arnie Matoko voudrait, dès son vagissement poétique sans gants ni complexe, être sonneur de cor pour le réveil de ce corps meurtri, brisé, laminé » (p.7). L'image du cœur comme siège de révolte se manifeste donc à travers l'indignation, la quête de libération et l'espérance du bien-être qui constituent même les caractéristiques profondes de la victime rebellée. En effet, il est de nature pour l'humain de manifester sa colère devant une situation injuste ou un malheur qui le brime. C'est dire que le refus de se résigner conduit tout être humain à s'indigner. Parce qu'une personne morale ne peut, à aucun cas, demeurer indifférente devant un mal qui gronde, détraque et décime, sans quoi sa conscience serait infectée d'une grande corruption. Suivant ce sillage de raisonnement, Charles Pépin (2021) écrit:

Devant les malheurs du monde, les injustices ou les inégalités les plus insupportables, l'indignation semble légitime : elle exprime un sentiment de colère devant ce qui heurte une conscience morale et semble par là même manifester l'existence d'une telle conscience. Ne pas s'indigner reviendrait alors à être indifférent, insensible, voire égoïste.

Cette allégation témoigne combien il est "légitime" pour le poète de s'indigner « devant les malheurs du monde, les injustices ou les inégalités les plus insupportables » qui heurtent « sa conscience morale ». À cet effet, Prince Arnie Matoko se veut « militant d'arrière-garde de la cause du peuple noir » (Pierre Ntsemou, 2016a, p.7), coincé dans les tourments insupportables. Le voici qui hurle:

Pour tous ceux qui n'ont plus d'espoir

J'écris ces mots pour vous

(*Mélodie des larmes*, p.14)

Cette vocifération nous fait penser, dans la même perspective, à la boutade poignante du grand chanteur de la négritude, le nommé Aimé Césaire, dans *Cahier d'un retour au pays natal* (1983) : « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir » (p.22). Cependant, avant d'ouvrir sa bouche pour le muet, pour la cause des délaissés, le poète confirme d'emblée sa résistance, son indocilité sempiternelle à travers ce verset qui galvanise son peuple : « je ne suis pas la paille sèche qu'emporte/ sans pitié, le vent violent des temps méchants » (2016a, p.50). Puisqu'il refuse de se résigner, c'est le temps donc de « dire toute sa peine devant la haine faite reine qui se déchaîne des plaines aux collines de remords et qui tordent son cœur de colombe » (Pierre Ntsemou, 2016a, p.7). Ainsi, le poète fulmine son cri indignant:

Entends donc le déploiement ardent
De mon cri
Ce profond cri poignant
Qui saigne dans mon juste ciel amer
Ce cri si perçant

(*Mélodie des larmes*, p.36)

Le cri de révolte exprimé ici, démontre bien l'insensibilité du poète devant la souffrance endurée. Son cœur habite à présent l'émeute des mots et sa bouche dresse un discours indigné, d'une voracité sans fin, pour la quête de libération. Il fracasse avec ses mots « *l'heure où hurlent les ouragans de sang* » (2016b, p.61). À cet égard, Emilie Merlevede (2019) renchérit : « *la victime peut dire la violence du monde qu'elle subit sur le modèle de la plainte, puisque sa douleur est nécessaire et fait sens pour le poète comme pour la société* »(p.3). Il ressort de ces mots qu'il y a corrélation entre plainte et colère dans le discours d'une victime révoltée comme affirmation et déploiement allant du « *ciel amer* » au « *cri si perçant* ». Cette posture offre donc au poète la possibilité d'entamer le périple de libération de soi et de ses semblables.

Par ailleurs, extérioriser son mal par le biais de la colère entraîne un besoin d'épanouissement. L'être blessé qui se purge de ses blessures au moyen de la catharsis truffée de rage, habite ultérieurement la soif de vivre heureux. Il s'agit de la « *réversibilité des peines* » (Joseph de Maistre, cité par Merlevede, 2019, p.5) pour une quête de libération, ou mieux du dépassement du souffre-douleur. Ici, le poète se métamorphose en abeille « *en quête du merveilleux jus d'amour* » (2023, p.15), c'est-à-dire la joie de vivre. Le poème « *Les raisins fraternels* », ci-dessous, nous fait saisir la quintessence même de la quête de libération:

J'ai déchiré maintenant
Mes haillons d'hier
J'ai revêtu mes habits de
Neige de fête céleste
Maintenant j'ai aiguisé
Nos haches de guerre pour façonner
Des routes dans les jardins des cieux
J'ai goûté aux nouveaux soleils rutilants
Tous les enfers sucrés du monde
Et de ma langue d'aspic brûlée
Je parle désormais le verbe des dieux
Pour un cœur et un esprit nouveaux

(*Mélodie des larmes*, p.45)

L'image du cœur comme siège de révolte se manifeste parfaitement à travers la quête de libération. Ici, le poète exprime sa rupture avec son passé douloureux puisqu'il déchire ses « *haillons d'hier* » et se vêt à présent d'« *habits de neige de fête céleste* ». Le périple au pays de cocagne s'annonce dans la deuxième strophe quand il s'exclame : « *j'ai aiguisé/ nos haches de guerre pour façonner/ des routes* ». L'adverbe de temps "maintenant" appuie la puissance pragmatique des monèmes susmentionnés qui renvoient à une sorte de résolution, d'attitude rigoureuse du poète et de ses semblables damnés de poursuivre la marche vers la lumière, le salut, en faisant usage de tous les outils nécessaires comme "haches de guerre" pour parvenir à leurs fins. Parler le « *verbe des dieux/ pour un cœur et un esprit nouveaux* » démontre la grandeur du poète qui n'a pas succombé aux jeux puérils de

rancœur. Sa purgation des peines lui a donc permis d'accéder à la pureté des dieux, c'est-à-dire les êtres spirituels, ces ermites qui évoquent « *les matins de rose pour conjurer et conspuer les soirs des temps moroses* » (2016a, p.7). De ce fait, Prince Arnie Matoko reconstruit l'histoire de tous les guerriers africains qui ont lutté pour la libération de leurs peuples, à l'instar de Lumumba, Kwame Nkrumah, Sékou Touré, Thomas Sankara, Dimi Mint Abba, Amilcar Cabral, etc. Ici, le poète se fait aigle pour scruter de loin « *les rayons de l'aube nouvelle* ». Il dit:

Je guette les rayons bleus des temps verts dans un ciel blanc
Je guette les couleurs unies de l'arc-en-ciel dans une terre unie
(...)
Pour panser ce fleuve des plaies béantes...
(*Entre les lignes du silence*, p.75)

Son "je" guetteur-de-rayons paraît alors un véritable réceptacle de la mémoire collective, une citerne où tout humain perçoit son itinéraire à suivre pour s'affranchir de jugs et « *panser ce fleuve des plaies béantes* ». Ceci se justifie bellement à travers l'usage de la psychologie des couleurs comme "bleus" qui renvoient au rêve, au bien-être et à la spiritualité ; "verts" qui symbolisent la renaissance, la prospérité et le progrès ; et "blanc" qui est étroitement lié à la paix. La révolte, c'est aussi avoir cette capacité de rechercher toutes les énergies puissantes de l'arc-en-ciel et d'en faire bon usage. C'est dire, comme Ulrich Bakoumissa (2021), que toute création littéraire est une parole fondée sur l'autre. Le poète qui croit écrire pour soi-même, ignore qu'il se bat, en réalité, pour le bien de tous.

Enfin, l'image du cœur comme siège de révolte s'accroît, de plus belle, par l'évocation d'espérance du bien-être et de ses corollaires. Car, sans référence à l'espoir comme brandon, il est difficile, voire impossible, de vaincre les sentiers obscurs du présent dans cette pérégrination vers un avenir meilleur. D'où, le poète s'exclame avec zèle:

Malgré la férocité et les épines
Je garderai l'espoir d'un jour splendide
(*Et si je t'aime*, p.23)

Parce que

Je ne suis pas ce ciel rouge aux nuages livides
Sans aucun soleil de justice, de paix et d'amour
(*Mélodie des larmes*, p.49)

Eu égard à ces mots, Pierre Ntesmou perçoit aussitôt l'humanisme qui habite Prince Arnie Matoko à la lumière du fleuve qui tombe à la mer, dans la mesure où son « noble cœur altruiste nous séduit puisqu'il réussit à expurger la rancœur pour que triomphent « *une fraternité incolore* » et « *une communion universelle* » » (2016a, p.51). Le poète garde « *l'espoir d'un jour splendide* » puisque de ses yeux de lynx, il a pu, de loin, voir « *les rayons de l'aube nouvelle* ».

En tout état de cause, Prince Arnie Matoko indique clairement le chemin d'accéder au paradis d'ici-bas pour tout être victime de tourments, en se révoltant, c'est-à-dire en exprimant son cri d'indignation comme thérapie pour guérir ses blessures internes et en faisant un périple scrupuleux, saupoudré d'espérance. Le poème "Fruits de renouveau" que voici, nous sert d'épitomé:

Dès que mon âme élue a retrouvé sa liberté
Je vis donc l'esprit empli des fruits d'espérance
Sans que mon cœur ne se trouble aux souffrances
Mais toujours si doux, si libre et si juste
Que j'attends patiemment ce monde se muer
En un paradis nouveau et beau, sans haine.
(*L'enfant de l'or noir et du sel*, p.44)

La conception du cœur selon Prince Arnie Matoko, loin s'en faut, ne demeure moins rattachée uniquement à l'image de l'amour dans ses œuvres poétiques, mais aussi, et surtout, à la souffrance et à la rébellion, à en croire Alvie Mouzita (2023) qui ahane que « *les relations entre hommes sont des plaies* » (p.111). À cet effet, Charles Baudelaire (1896) privilégie le réalisme et accuse la littérature d'immoralité. Il s'oppose à sa morale qu'il qualifie de prude, bégueule et taquine. Il renchérit, en outre, dans « *Note et documents pour mon avocat* » :

Cette morale-là irait jusqu'à dire : Désormais on ne fera que des livres consolants et servant à démontrer que l'homme est né bon, et que tous les hommes sont heureux. Abominable hypocrisie !

Aborder l'image du cœur sous l'angle de passion et de révolte, qui, au demeurant, ne surplante pas d'autres images du poète, mais du moins souligne l'aspect réaliste de certaines attitudes, permet à Arnie Matoko de sortir des sentiers battus pour dépeindre, sans hypocrisie, la vie intérieure de l'être humain, cet arbre misérable coincé entre tourments et quête de libération. Matoko rejoint donc Baudelaire quant à cette conception de la littérature selon laquelle l'artiste ne doit pas seulement chercher à idéaliser le réel ou à en donner une image épurée (*Le Robert*, définition du réalisme de 1833).

4. CONCLUSION

Au terme de cette analyse qui a porté sur la symbolique du cœur dans l'œuvre poétique de Prince Arnie Matoko, il sied de rappeler que cette étude consistait à analyser et à interpréter la vie intérieure du poète par le truchement des symboles liés au substantif "cœur", siège de toute sensation et émotion, pour en débusquer le sens caché, mettant en relief, tout au moins, les motivations psychologiques inconscientes de ce dernier. Dès lors, les interrogations suivantes nous ont paru significatives : Que reflète le cœur au travers des figures de rhétorique manifestes dans l'œuvre poétique de Prince Arnie Matoko ? De quelle manière le poète dépeint-il le comportement humain en situation de rencontre avec l'autre ? L'inconscient du poète dans sa maïeutique poétique est-il dévoilement de la virginité de son âme ? De ces questions pertinentes, se sont découlées trois hypothèses qui ont été exploitées en deux axes bien distincts (passion et révolte), grâce à l'usage des approches littéraires à savoir l'herméneutique et la psychocritique.

En effet, l'herméneutique nous a été d'une grande importance pour révéler le sens caché d'images et de constructions métaphoriques dans lesquelles la vie intérieure du poète et ses rapports avec l'autre sont agrémentés. Quant à la psychocritique, celle-ci nous a aidés à isoler et à étudier, dans la trame du texte, des structures exprimant sa personnalité inconsciente pour mieux saisir son mythe personnel.

Ceci étant, Prince Arnie Matoko exprime la douleur du poète qui se fait victime, d'une manière pathétique à première vue, avant d'apercevoir que cette douleur constitue pour lui, sans doute, source de bénédiction, puisqu'il s'en sert pour braver les bourreaux et étendre son cri indignant. Cela laisse supposer que le poète se définit, de prime abord, comme un être souffrant, c'est-à-dire frappé itérativement de coups. Car, pour accéder au beau, à la joie de vivre, il est du devoir inéluctable d'endurer les plus grandes souffrances. La révolte en devient donc passage à franchir, d'une obligation sans ambages.

Cette étude a donc démontré que la poésie de Prince Arnie Matoko, saupoudrée de mythe personnel et de métaphores obsédantes, est, en bonne partie, rattachée à l'expression de la passion et de la révolte du "je personnel", mais aussi, et surtout, du "je collectif". Ceci désigne, par-dessus tout, la plurivocité de la symbolique du cœur chez Prince Arnie Matoko dont l'inconscient poétique, à travers ses vers, dévoile la virginité de son âme et celle des autres.

REFERENCES

- Alloprof. (n.d.). "La symbolique dans les textes littéraires". Consulté le 02/05/2023 sur <https://www.alloprof.qc.ca/fr/elevs/bv/francais/la-symbolique-f1082>
- Aragón, Rafa. (2022). "Ne pas être aimé est une simple mésaventure. Le vrai malheur est de ne pas aimer". *Nos pensées*. Consulté le 03/06/2023 sur <https://nospensees.fr/ne-etre-aime-simple-mesaventure-vrai-malheur-de-ne-aimer/>
- Aron, Paul et al. (2002). *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF.
- Asselin, Guillaume. (2008). "Du (Dé)bris symbolique", in *Le symbole. Réflexions théoriques et enjeux contemporains. Protée*, 36(1), pp.7-15.
- Bakoumissa, Ngouani Ulrich. (2021). "De la poésie libérée à la modernité poétique: une poétique "sublimatique" de la langue française dans Mélodie des larmes de Prince Arnie Matoko", pp.179-199, in *Poésie et langue : Praxis et représentations*. Canada : Les Éditions du Channel.

- Baudelaire, Charles. (1896). *Les fleurs du mal* (éd. déf.). Paris: Calmann Levy.
- Bouatenin, Adou. (n.d.). "La psychocritique de Charles Mauron : une méthode à redécouvrir". *Littérature et analyse de textes littéraires*, pp.174-183. <http://univ-bejaia.dz/leu>
- Césaire, Aimé. (1983). *Cahier d'un retour au pays natal* (10^{ème} ed.). Paris : Présence Africaine.
- Matoko, Prince Arnie. (2016a). *Mélodie des larmes*. Paris : Chapitre.com.
- Matoko, Prince Arnie. (2016b). *Entre les lignes du silence*. Paris : Le Lys Bleu.
- Matoko, Prince Arnie. (2020). *L'Enfant de l'or et du sel*. Paris : Edilivre.
- Matoko, Prince Arnie. (2023). *Et si je t'aime*. Paris : Éditions Renaissance Africaine.
- Mauron, Charles. (1963). *Des métaphores obsédantes aux mythes personnels*. Paris : José Corti.
- Merlevede, Emilie. (2019). "Le dire du souffre-douleur chez Baudelaire". in *Baudelaire ou le corps de la douleur*, Cagliari : Italie, pp.111-127.
- Michel, Johann. (2019). "Signe, Sens et Symbole". *Critical Hermeneutics, Biannual International Journal of Philosophy*, 3(2), pp.157-194. <http://ojs.unica.it/index.php/ecch/index>
- Mouzita, Alvie. (2022). *Vendeurs d'émotions*. Paris : Éditions Renaissance Africaine.
- Mouzita, Alvie. (2023). *Chants pour une fleur*. Parakou, Bénin : Éditions Essaim Plumes.
- Mpala-Lutebele, Maurice Amuri. (2008). *Testament de Tchicaya U Tam'si*. Paris : L'Harmattan.
- Pépin, Charles. (2021). "A-t-on raison de s'indigner?". *Philosophie magazine*. Consulté le 03/06/2023 sur <https://www.philomag.com/articles/t-raison-de-sindigner#:~:text=Devant%20les%20malheurs%20du%20monde,existence%20d'une%20telle%20conscience>
- U Tam'si, Tchicaya. (1955). *Le Mauvais sang*. Paris : P.J.O.

AUTHORS' BIOGRAPHY



Dr. Gashella Princia Wynith KADIMA-NZUJI, est Maître-Assistante et enseignante-chercheuse de Littératures africaines à l'École Normale Supérieure (ENS) de l'Université Marien Ngouabi (Brazzaville). Elle assure des enseignements de littératures francophones, de littérature congolaise et Techniques d'expression française. Gashella Princia Wynith KADIMA-NZUJI assure les fonctions de Directrice adjointe des Éditions Hemar.



Alvie Dieu-Mercy MOUZITA, est actuellement Étudiant-Chercheur à la Faculté de Lettres, Arts, et Sciences Humaines de l'Université Marien Ngouabi en République du Congo. Titulaire d'un Master Enseignement Anglais, obtenu à l'École Normale Supérieure, il exerce le métier d'Enseignant dans quelques établissements de la ville de Brazzaville où il réside. Auteur de *Vendeurs d'émotions* et de *Chants pour une fleur*, Alvie Mouzita est lauréat de plusieurs prix littéraires à l'échelle internationale. Membre de plusieurs associations internationales, il rejoint cette année le comité de lecture du Prix Les Afriques. Chroniqueur culturel, littéraire et artistique à Culture Congo, il est également fondateur et coordonnateur en chef du Prix vendeurs d'émotions, pour une poésie sans frontières.



Dr. Alphonse Dorien MAKOSSO, Maître de conférences, Comes en Littérature africaine d'expression anglaise et didactique de l'Anglais est enseignant permanent à l'École Normale Supérieure, Université Marien N'gouabi (République du Congo). Il est aussi chargé de cours d'Anglais scientifique et technique à l'université Denis Sassou N'guesso. Dr. MAKOSSO est membre du Groupe de Recherche en Sciences du Langage et Didactique des langues- Etudes linguistiques, littéraires et didactiques (GRESLA-DL) et du Centre Universitaire de Recherche sur l'Afrique (C.U.R.A). Il projette se focaliser sur la problématique du genre, des migrations, de valorisation mémorielle et des enjeux du développement durable telle que contextualisée dans les œuvres de fiction

Citation: Gashella Princia Wynith KADIMA-NZUJI et al. "La Symbolique du Cœur Dans l'œuvre Poétique de Prince Arnie Matoko" *International Journal of Humanities Social Sciences and Education (IJHSSE)*, vol 10, no. 9, 2023, pp. 39-48. DOI: <https://doi.org/10.20431/2349-0381.1009005>.

Copyright: © 2023 Authors. This is an open-access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.